

BIBLIOTHECA  
RERUM  
TRANSILVANIAE  
XIII

*Le Banat Roumain  
Esquisse Historique*

*par*

*Silviu Dragomir*

*Membre de l'Académie Roumaine  
Professeur à l'Université  
de Cluj - Sibiu*

CENTRUL DE STUDII ȘI CERCETĂRI  
PRIVITOARE LA TRANSILVANIA  
SIBIU / 1944

*Silviu Dragomir*

LE BANAT ROUMAIN

ESQUISSE HISTORIQUE



D. 63482/966

CENTRUL DE STUDII ȘI CERCETĂRI  
PRIVITOARE LA TRANSILVANIA  
SIBIU / 1944

## INTRODUCTION

Le territoire qui constitue au sud-ouest de la Roumanie, la continuation naturelle du bassin carpathique et fait partie intégrante de l'unité du peuple roumain porte, depuis plusieurs siècles, le nom de Banat. Cette désignation repose sans conteste sur une base historique bien qu'à l'origine le terme de „banat“ ait désigné, non une unité territoriale, mais une institution royale, ayant en vue la défense de la frontière et placée sous les ordres d'un haut dignitaire, le „ban“ de Severin. Lorsque, par suite de l'évolution intérieure du royaume de Hongrie et surtout de la menace toujours plus précise que constituaient les conquêtes des Turcs, les „bans“ se sont déplacés de plus en plus vers le nord, leur autorité s'est étendue également aux régions centrales du quadrilatère délimité par le Mureș, le Danube et la Tisa. Pour les Autrichiens qui l'avaient repris aux Turcs, le „Banat de Timișoara“ est longtemps resté une unité politique et administrative bien distincte dont la fondation répondait à des buts que l'impérialisme hongrois devait d'ailleurs les contraindre à abandonner.

Les traités de paix de Paris qui ont divisé ce territoire en deux parties, en ont attribué la moitié orientale à la Roumanie, alors que la région occidentale était annexée au royaume yougoslave. Ce partage visait à créer un équilibre entre les deux Etats, encore que le nombre des Roumains englobés dans la Yougoslavie (82.000), fût deux fois plus grand que celui des Serbes (43.000) restés entre les frontières de la Roumanie.

C'est au XIII-ème siècle seulement, c'est-à-dire relativement tard, que le Banat est mentionné dans les documents historiques. Au siècle précédent, les Hongrois étaient enfin parvenus, après d'interminables luttes contre Byzance, à consolider leur fron-

tière danubienne. Leur domination politique qui s'étendait jusqu'à Orșova est attestée par Porphyrogénète et par de nombreuses légendes, à vrai dire tardives. Si l'on ajoute foi à ces témoignages légendaires, le premier roi de Hongrie, Etienne, dut reprendre les armes pour affirmer ses droits sur le territoire situé au sud du Mureș. Ses relations avec les Byzantins paraissent confirmer une influence politique hongroise, mais les documents historiques des deux siècles suivants ne sont guère éloquents au sujet des régions qui nous intéressent. Ce silence est bien de nature à nous faire penser qu'ici comme dans les régions voisines d'Arad et de Zarand, il s'agissait plutôt d'une domination nominale que d'une vigoureuse expansion ethnique. D'ailleurs, même plus tard, les Hongrois n'ont jamais pu s'établir en nombre considérable dans ces régions qui ont poursuivi de la sorte leur existence propre jusqu'à la seconde moitié du XIII-ème siècle, sans subir de façon effective l'influence perturbatrice du royaume de Hongrie.

## LES ROUMAINS DU BANAT ET LA ROYAUTÉ HONGROISE

Ainsi, depuis les temps les plus reculés, le Banat, cette province que baignent le Timiș et le Caraș, la Bârzava et le Begheiu, nous apparaît, à la lumière des documents historiques, comme une terre roumaine. Sa toponymie, comme celle de toute autre région roumaine est reconnaissable au cachet spécifique que lui a valu la longue communauté politique et sociale des Roumains et des Slaves. *Bârlad, Boroslavița, Cernești, Bistrița, Ruda, Rudăria, Glimboaca, Mătnic, Ohaba, Seliște, Presaka, Slatina, Topleț*, etc., etc., en dépit de leur origine slave, sont des noms que l'on rencontre sur tout le sol roumain, aussi bien que l'authentique nomenclature roumaine qui apparaît, elle aussi, dans cette province, à la même époque: *Corbul, Lupul, Mesteacăni, Făget, Cornet, Dănițești, Costănești, Frățești, Vlădești, Pădurenii, Săcel, Săvoiu, Vălișoara*, etc., que l'on rencontre dans les documents de la fin du XV-ème siècle. Mais ceux-ci sont atteints de la maladie qui sévissait dans les chancelleries hongroises: ils ne peuvent reproduire, sans les altérer, les noms roumains. En général, ils les écorchent ou les traduisent, quand le sens le permet; parfois ils forgent de toutes pièces des toponymes hongrois dont certains ont un sens mais dont la plupart sont absurdes. Ils ont fait ainsi, pour ne citer que quelques exemples, de *Mărul—Almafa*, de *Var—Mészfalva*, de *Mesteacăni—Nyires* ou *Maszlakon*, de *Cornia—Somfalva*, de *Găvoșdia—Kövesd*. Quelquefois les documents hongrois indiquent clairement les modifications subies par les noms: *Wozesti* alio nomine *Libanmezeye* (1404) près de Caransebeș, *Lópataka* alio nomine *Mihelencz* (1406) dans la même région. Parfois, ajoutant „falva“ ou „hàza“ aux noms roumains, ils se sont efforcés de leur donner un caractère hon-

grois: *Branfalva, Baliczafalva, Bukurjalva, Stancsafalva, Dragoslavfalva*<sup>1)</sup>). Mais les noms slaves et roumains magyarisés de la sorte sont faciles à reconnaître car ils varient d'une époque à l'autre suivant les caprices et les connaissances des scribes, tandis que les noms roumains sont stables et finissent par s'imposer officiellement.

Les villages du Banat dont l'ancienneté est attestée par des témoignages historiques ont, au point de vue ethnographique également, l'aspect particulier aux établissements roumains authentiques. Ils ne présentent rien qui plaide en faveur d'une origine étrangère même lorsqu'ils portent un nom slave ou hongrois. Ils sont construits suivant un type purement roumain et, la plupart du temps, leur toponymie ne présente aucune influence étrangère; leur aspect anthropologique n'a rien de hongrois, quant à l'art populaire des Roumains de cette région, d'une finesse et d'une variété extraordinaire, il n'accuse aucun trait touranique. Le sang lui-même, dont l'analyse a été faite sur une large échelle, prouve que les Roumains de cette région représentent le type le plus pur de leur race, que n'altère aucun mélange asiatique<sup>2)</sup>).

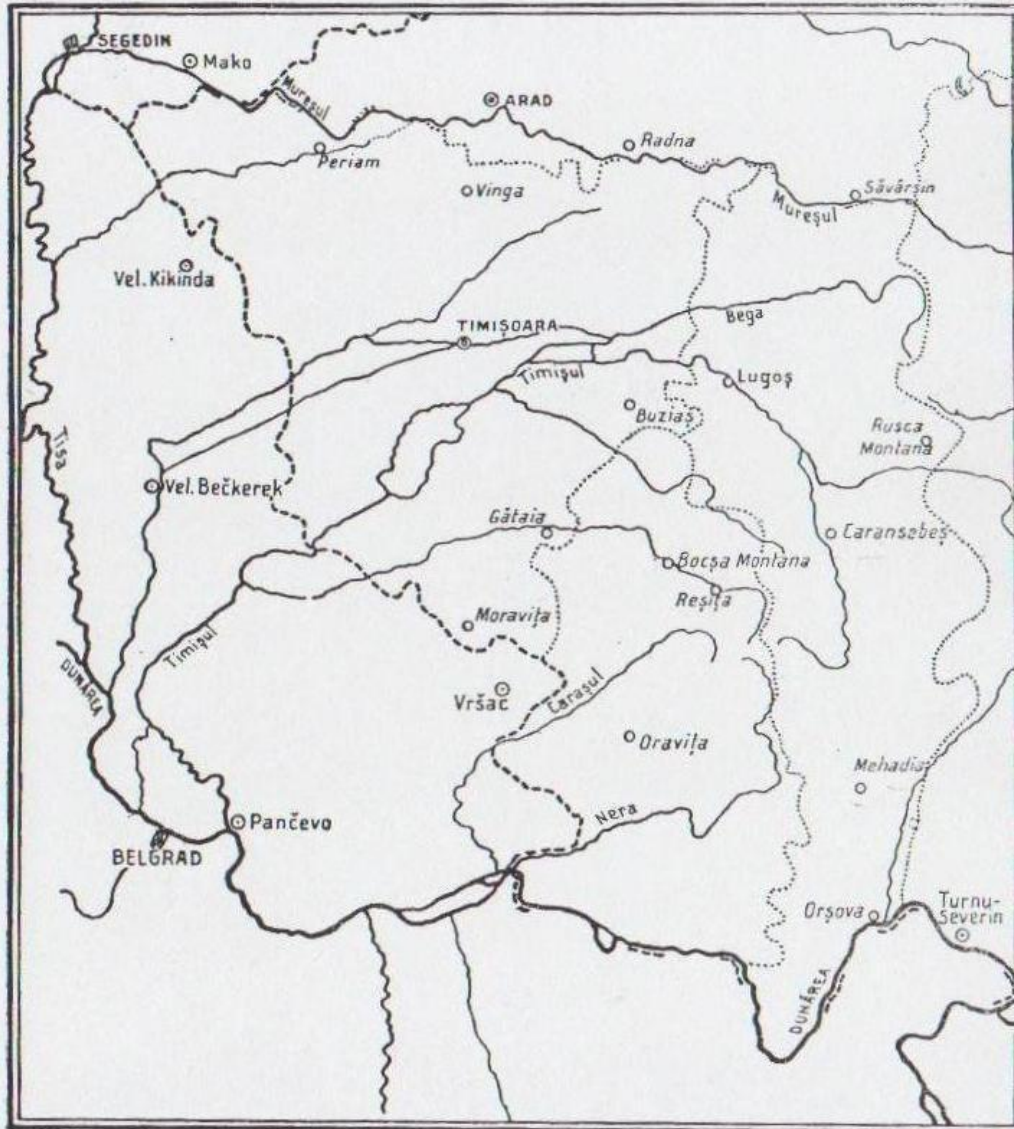
De nombreux historiens hongrois, se basant sur la toponymie conservée par les documents hongrois, ont cependant affirmé qu'à dater des XIII-ème et XIV-ème siècles, il a existé, dans le Banat, une nombreuse population hongroise. Rien de plus inexact que cette affirmation. Les documents, particulièrement abondants au cours de la seconde moitié du XIV-ème siècle et pendant le siècle suivant, à l'époque des Hunyades<sup>3)</sup>, prouvent, sans doute possible, que la population authentique du Banat est formée par l'élément roumain qui, partout, dans les villages et aux alentours des cités apparaît sous la

<sup>1)</sup> Dr. Csánki Dezső: *Magyarország történelmi földrajza a Hunyadiak korában*, vol. II. Bud. 1894. Les dénominations y sont faciles à trouver car elles sont groupées par comitats et dans l'ordre alphabétique.

<sup>2)</sup> Dr. Manuila S.: *C. R. Société de Biologie*, 1924, p. 1071; Dr. P. Râmneanțu: *Zeitschrift für Rassenphysiologie*, Bd. 9, H. 3/4.

<sup>3)</sup> Pesty Fr.: *A szörényi bánság; Krassómegeye története*. Ortway T. *Temesmegeye és Temesvárváros története*, vol. IV.

# LE BANAT



direction de ses cnèzes, comme l'élément autochtone. C'est seulement à l'époque des Angevins sous le règne desquels ce territoire a joué un rôle politique particulièrement important, que les Hongrois sont venus s'établir dans le Banat en nombre plus considérable qu'auparavant. D'ailleurs, même à cette époque ils ne sont pas venus pour le peupler, mais bien pour l'exploiter. Jusqu'à une date avancée du XV-ème siècle, les domaines les plus étendus dans les départements de Caraş et de Timiş appartenaient à la couronne, c'est-à-dire au roi. Mais ils se réduisaient sans cesse, au fur et à mesure que le roi octroyait des donations à ses fidèles, hongrois pour la plupart. On connaît exactement le nombre des propriétaires qui existaient à la fin du XV-ème siècle dans les quatre départements du Banat (Timiş, Caraş, Cuvin, Tórontal). Il y en avait 549, mais bien qu'un nombre considérable de ces nobles fût constitué par les cnèzes roumains, ils portaient déjà, à part de rares exceptions, des noms et des prénoms hongrois. C'est ainsi, par exemple, que dans le département de Timiş, sur 390 propriétaires qui existaient à l'époque, 104 étaient d'origine roumaine comme le reconnaît Csánki<sup>1)</sup> lui-même et parmi ces nobles roumains, certains portent des noms bien connus dans l'histoire du Banat: *Bizerei, Csornai, Dési, Gámán, Gerlistyei, Hol-lódi, Macskási, Rakoviczai, Zajk*, etc. Ils avaient depuis longtemps oublié leur origine et étaient devenus, au même titre que les nobles hongrois, les hérauts de la royauté hongroise. Ainsi les cnèzes patriarcaux d'autrefois, ont été transformés par l'Etat hongrois en représentants fidèles de ses tendances impérialistes.

Mais en dehors des nouveaux propriétaires et de leur suite, ainsi que des capitaines qui commandaient les citadelles veillant sur la frontière déjà menacée, toute la population de Banat était roumaine. Dans toutes les donations royales où la population est mentionnée, celle-ci n'est représentée que par des Roumains. C'est pourquoi l'on rencontre si fréquemment des expressions comme „*possessio valachica*“ pour désigner les villages roumains et pour les villes on a l'exemple d'un „*oppidum regis desertum valahicale, Kőszeg apellatum in districtu de Haram*

---

<sup>1)</sup> Csánki: *o. c.* p. 5.



(1444)<sup>1)</sup>, petite ville située à l'extrême ouest, près de Palanca<sup>1)</sup>. Ce qui prouve le rôle important joué par l'élément autochtone du Banat jusqu'à l'invasion des Turcs c'est l'organisation de cette province en „districts roumains“ répandus dans les trois départements (Caraş, Timiş, Cuvin)<sup>2)</sup>. Ces districts, au nombre de huit, auxquels viendront s'en ajouter plus tard trois ou quatre autres (districtus Valachorum), occupent la plus grande partie du territoire de la province connu au XIV-ème et au XV-ème siècles. L'unité qui leur a été reconnue par le roi de Hongrie en 1457, en vertu de leur identité ethnique, est un bien plus précieux que les privilèges rarement respectés par un régime plein de présomptions vaniteuses, mais incapable de défendre les frontières méridionales du royaume. Si les documents qui mentionnent ces districts ne sont pas falsifiés — leurs originaux nous font, hélas! défaut — ils constituent la preuve péremptoire du caractère roumain de cette région jusqu'à l'époque des Hunyades. Les anciens „cnézats“ organisés en communes se groupent en unités plus grandes dotées de droits autonomes et placées sous la direction d'un chef unique qui se conforme aux dispositions de l'ancien „droit roumain“. Les rois de Hongrie, auxquels succédèrent les princes de Transylvanie, n'ont pas respecté la parole donnée, mais les représentants des „districts roumains“ se sont imposés par leurs mérites guerriers et ont maintes fois arraché à leurs suzerains, la confirmation des privilèges qui leur avaient été reconnus. On a donc vu se manifester pendant un siècle une volonté décidée à maintenir l'antique caractère de cette province et sa forme de vie bien roumaine<sup>3)</sup>, encore que sur les 8 districts, sept portent des noms hongrois. Cette toponymie étrangère imposée, de toute évidence, par l'administration et par une noblesse de fraîche date, n'a jamais réussi à changer le caractère ethnique du Banat, ni avant l'occupation turque, ni après le retour des Autrichiens. Ceux qui osent cependant contester

<sup>1)</sup> Csánki: *o. c.* p. 97.

<sup>2)</sup> Pesty Fr.: *A szörényvármegyei hajdani oláh kerületek*, Budapest, 1876.

<sup>3)</sup> Gh. Vinulesco: *Privilegiile Românilor din cele opt districte bănăţene* (Les privilèges de Roumains dans les 8 districts du Banat), „Omagiul Fraţilor Al. şi I. I. Lăpedatu“, Bucarest, 1936, p. 869—876.

l'ancienneté de l'élément roumain dans le Banat (Szentkláray, Borovszky, Turcsányi, Bodor, Lukinich, etc.)<sup>1)</sup> ne tiennent compte ni des témoignages historiques ni de la configuration géographique et politique du Banat à l'époque dont nous parlons. Le département de Timiș, le plus étendu de tous, était alors situé sur le cours du fleuve de ce nom, et l'une de ses extrémités s'appuyait sur les monts de Transylvanie tandis que l'autre atteignait les parages de la Tisa. Plus au sud, le département de Caraș avait à peu près la même étendue et la même direction, alors que le Torontal ne comprenait que la citadelle de Beceiu et ses environs dans un rayon très court; quant au département de Cuvin situé au sud du Torontal actuel et où se trouvaient Cuvin, Panciova et Dubovăț, il était, lui aussi, d'une superficie très réduite. Le département d'Arad empiétait assez profondément sur la rive gauche du Mureș et partout on y constate la présence d'une population exclusivement roumaine, même sur le cours inférieur du Mureș où, vers le milieu du XV-ème siècle, le chef serbe Iakchitch obtient, en même temps que le Nădlac, un nombre considérable de villages roumains<sup>2)</sup>.

Ces constatations sont également confirmés par le témoignage des nombreux documents contemporains qui nous sont parvenus. Il n'existe cependant pas de documents historiques hongrois qui mentionnent la présence des Roumains dans le Banat au XIII-ème siècle. Par une véritable ironie du sort, cette circonstance contredit la théorie hongroise sur l'infiltration lente de l'élément „pastoral“ roumain de la rive droite du Danube dans les provinces du sud et du sud-est de l'ancien royaume hongrois. Car si les choses s'étaient passées comme l'affirme cette théorie, l'absence des Roumains, dans ces régions justement, serait inexplicable. En effet, pendant tout le moyen âge, le Danube présentait, dans sa traversée du Banat, de nombreux gués que n'auraient pu ignorer les pâtres roumains se dirigeant vers le plateau occidental des monts de Transylvanie. Si l'on

<sup>1)</sup> Szentkláray I.: *A szerb monostoregyházak Délmagyarországon*; Borovszky S.: *Csanádv. tört.*; Turcsányi T.: *Krassószörénymegye története*; Bodor Antal: *Délmagyarországi telepítések története és hatása a mai közállapotokra*.

<sup>2)</sup> Borovszky S.: *A nagylaki uradalom története*, pp. 11 et 16.

admet l'hypothèse si peu fondée de l'historiographie hongroise, ils ont dû former un convoi massif qui ne pouvait manquer d'être remarqué, soit par les observateurs de l'empire byzantin, soit par la chancellerie hongroise. Or aucun mouvement de cette nature n'est enregistré, comme c'est le cas par exemple en Dalmatie et en Serbie, où l'occupation ottomane des XVI-ème et XVII-ème siècles mit en mouvement les groupes beaucoup plus réduits des Roumains de la Serbie, de Monténégro et de l'Herzégovine. C'est que le Banat, loin de constituer pour les Roumains une simple région de passage, représente depuis les temps les plus reculés un foyer où la population roumaine peut être considérée comme autochtone et d'où elle a rayonné sur les régions voisines. La domination hongroise ne s'affirme, dans cette province, qu'au moment où le roi s'efforce de transformer sa domination, jusqu'alors purement nominale, en conquête effective. Il ne devait y parvenir qu'au XIV-ème siècle, à une date où les Roumains sont répandus dans toutes les régions du Banat, non comme une population flottante, mais bien comme l'élément de base auquel incombent la défense des frontières, l'entretien des forteresses et l'écrasant labeur que nécessite la lente élaboration du nouveau monde féodal.

Deux „conscriptions“ du XIV-ème siècle nous permettent d'établir des conclusions de la plus haute importance. Le premier de ces documents est une liste de dîmes papales qui ont été perçues au cours des années 1333—1335 dans le Banat sur les ordres du pape Jean XXII. Ce dernier avait chargé Jacob de Berengar et Remondo Bonofato de prélever pendant trois ans la dixième partie du revenu de chaque prêtre<sup>1)</sup>. Comme la dîme fut prélevée sans pitié au cours de ces trois ans et comme elle ne frappait que les prêtres catholiques, les listes qui se sont conservées presque intactes nous renseignent sur le nombre des paroisses catholiques qui étaient probablement toutes hongroises, et, fait d'une importance capitale, elles nous donnent également le nombre des paroissiens catholiques. Or les historiens hongrois sont unanimes à reconnaître la situation lamentable dans la-

---

<sup>1)</sup> *Monumenta Vaticana historiam regni Hungariae illustrantia.* Series I. Tomus I. Budapest, 1887.

qu'elle se trouvait le diocèse catholique de Cenad. Lamentable, cette situation l'était pour deux motifs: 1. il disposait d'un nombre très réduit de paroisses par rapport au grand nombre de villes et de villages que le Banat comptait vers cette époque et 2. les paroisses existantes étaient, à quelques exceptions près, si petites qu'elles ne comptaient que quelques fidèles. Ainsi<sup>1)</sup> tandis que le département de Timiș comptait alors 30 citadelles, 22 villes et 990 villages, les dîmeurs n'ont trouvé que 94 petites paroisses, et dans le département de Caraș qui disposait de 13 citadelles, 10 villes et 200 villages, ils ne trouvèrent que 22 prébendes catholiques. Dans le département de Cuvin dont la majeure partie du territoire appartient de nos jours au Torontal, et qui possédait 3 citadelles, 3 villes et 66 villages, il n'existait que 16 paroisses catholiques. La disproportion entre la densité de la population et le petit nombre de paroisses hongroises du Banat s'explique par le fait que le reste de la population était de nationalité roumaine et de religion orthodoxe. Ce qui confirme la justesse de ces conclusions c'est que dans la région nord-ouest du Banat où les Hongrois ont réussi à pénétrer, les paroisses voisines de la Tisa sont plus étendues et plus riches. Mais dans le Banat où elles n'avaient pas de racines et où cependant, en leur qualité d'institution étroitement liée au système féodal magyarisant, elles remplissaient une fonction bien définie dans la politique de l'État hongrois, ces paroisses catholiques restent anémiques pendant tout le cours des premières infiltrations hongroises. Si, d'autre part, on esquissait une comparaison avec la situation d'un autre diocèse catholique établi au milieu des Roumains, on observerait les mêmes phénomènes: l'extraordinaire étendue des archevêchés, le grand éloignement entre les diverses paroisses et le petit nombre des fidèles, car tels sont également les caractères d'un diocèse catholique de Transylvanie au XIV-ème siècle<sup>2)</sup>.

Il a été fait, à cette interprétation des chiffres compris dans

<sup>1)</sup> Voir le nombre des citadelles, des villes et des villages dans Csánki, *o. c.*, tableau basé sur des informations datant des XIV-ème et XV-ème siècles.

<sup>2)</sup> Cf. conscription de Transylvanie, dans *Monumenta Vaticana Hungariae*, t. 1.

les listes de la dime papale, une observation qui ne saurait ébranler nos conclusions. En effet, si au XIV-ème siècle, à l'époque où fut prélevée la dime, le nombre des citadelles, des villes et des villages du Banat avait été beaucoup plus réduit que celui donné par nous, il devrait exister des documents relatifs à la fondation de nouveaux établissements roumains depuis 1340. Or il ne nous est parvenu aucun document de cette nature, encore que le Banat ait été fort bien connu par la chancellerie des rois angevins Charles Robert et Louis I-er.

La deuxième conscription qui nous soit restée du XIV-ème siècle concerne exclusivement la population roumaine du Banat. Elle date des années 1371—1372, c'est-à-dire de l'époque des luttes que le roi Louis l'Angevin a dû soutenir contre les Roumains du voïvode Vlaïco et contre les Bulgares. On se rend compte alors, mieux que jamais, de l'importance stratégique de la forteresse d'Orșova que le roi projette de fortifier de nouveau. Plus de 60 cnèzes roumains ont été obligés de donner les trois cents ouvriers nécessaires à l'achèvement des travaux. Ces cnèzes et leurs ouvriers ont été recrutés dans toutes les régions du Banat<sup>1)</sup>. Certes, la liste qui en a été faite est loin de présenter le tableau complet des cnèzes de tous les villages roumains de la région. Certaines considérations ont dû inciter le ban de Severin à ne choisir que ceux qui sont notés sur cette liste. Mais l'importance de celle-ci vient du fait qu'elle confirme le caractère roumain de quelques villages que nos adversaires déclarent hongrois ou slaves. C'est ainsi qu'en dehors d'une foule de localités comme Sinersig, Hodoș, Lugoș, Visag, qui ont conservé jusqu'à ce jour leur ancien caractère, nous trouvons énumérées les communes de Dolat, Ujudvar, Ivanda, Sarad (vers le nord-ouest de Timișoara), Macedonia, Bykamezö (commune n'existant plus sous cette dénomination) Bikaes, Vasvar, qui sont, à n'en pas douter, les mêmes que des communes existant de nos jours encore dans le département de Torontal. Cette conscription confirme donc pleinement l'existence de villages roumains dans la moitié occidentale du Banat également.

---

<sup>1)</sup> *Századok*, 1900, pp. 610—612.

## LES ROUMAINS ET LES SERBES DANS LE BANAT

Mais il s'est également trouvé des savants serbes qui ont jugé bon de reproduire ces opinions sans y changer un iota. M. Iovan Radonitsch, professeur à l'université de Belgrad, a fait siennes, dans „Le Banat“ (Paris, 1919) et dans l'„Histoire des Serbes de Hongrie“ (Paris, 1919), les conclusions des historiens hongrois.

Le principal argument allégué par la thèse serbe est la toponymie slave du Banat. M. Radonitsch va jusqu'à affirmer que cette nomenclature est „yougoslave“ et qu'elle s'est conservée même dans les régions où il ne reste plus trace de Slaves. Mais une pareille affirmation repose sur une erreur capitale: elle méconnaît les conditions dans lesquelles s'est formé le peuple roumain. Or personne mieux qu'un savant slave ne devrait connaître la contribution apportée à cette formation par les Slaves des VI-ème au X-ème siècles. Aujourd'hui on sait fort bien que vers le V-ème siècle, les Slaves se sont répandus au nord du Danube, sur le territoire où les Roumains étaient autochtones. Mais ce n'est qu'au cours du VI-ème siècle et de la première moitié du siècle suivant qu'ils ont traversé le fleuve en masses compactes. Donc, depuis 650 jusqu'à l'an 1000, les îlots de Slaves restés sur la rive gauche ont eu largement le temps nécessaire pour s'assimiler à l'élément autochtone qui était ici l'élément roumain. La toponymie slave qui se retrouve sur toute l'étendue du sol roumain est justement une preuve de la communauté slavo-roumaine dans laquelle l'élément slave a eu, pendant quelque temps, la prépondérance numérique. Mais, tandis qu'au sud du Danube, l'élément roumain, autrefois si puissant, a succombé après une résistance qui s'est prolongée près de mille ans, le processus d'assimilation des Slaves a été, chez nous, beaucoup plus rapide,

si bien que, lors de leur venue dans le Banat du moins, les Hongrois ne trouvèrent pas un Slave.

Mais Radonitsch commet une autre erreur en ce qui concerne la toponymie slavo-roumaine: il émet des conclusions sans avoir consacré une étude préalable à la nomenclature topique de cette région. En réalité la toponymie slave du Banat a partout le même caractère que les noms slaves que nous rencontrons dans le reste du territoire peuplé de Roumains, par exemple en Transylvanie ou en Olténie. Dans les monts et les vallées situés entre Caransebeş et Orşova, les noms slaves sont dus à une population de caractère bulgare: *Luncavişa, Goleş, Topleş, Cerna, Cruşovaş, Criva, Teregova, Sadova-Nouă, Ilova, Bolvaşniţa, Porlova*, etc., etc. Mais sur la vallée de la Bistra également, au nord-est de Caransebeş on rencontre des noms slaves de même caractère: *Bistra, Obreja, Glâmboca, Voislova, Bucova*, etc. Le phénomène se répète dans les autres régions du Banat: *Slatina* (1444), *Selişte* (1444), *Bezna, Grădişte* (près de Bârzava), *Moişa* (1483) près de Timişoara, tous dans l'ancien département de Timiş, *Bruznuk* (1437), *Cerneş* (1354), *Reşiţa* (XV-ème siècle), *Târgovişte* (XV-ème siècle), *Zagorian* (1366), dans le département de Caraş. Il faut cependant reconnaître que le Banat a également subi une influence serbe: *Dubova, Culina, Belareka, Predel, Jupa* (Zupa), *Jupani*, (Zupani) nom étroitement lié à l'ancienne organisation sociale serbe, *Lescovăţ, Starnic* (du serbe *starinik* dans le département de Timiş), *Miloş, Neg, Ugrinocz* (1421) dans le département de Caraş et *Dobravicza* dans celui de Cuvin (1425)<sup>1</sup>). Analysant la toponymie slave dans le nord du département de Severin, le prof. Petrovici conclut que l'on doit supposer l'existence, dans cette région, de deux couches de population slave: l'une plus ancienne d'origine bulgare et l'autre plus récente formée de Serbes de la Péninsule Balkanique qui se sont réfugiés dans le Banat à partir du XV-ème siècle.

Mais, historiquement, cette conclusion ne saurait être exacte-

<sup>1</sup>) Dacoromania, X, Sibiu, 1943, Emil Petrovici, *Dacoslava*, pp. 250, 255; idem ibidem, pp. 521—522. Pour les anciens noms topiques du Banat, cf. Dr. Csánki Dezső: *Magyarország történelmi földrajza a Hunyadiak korában*, II kötet, Budapest, 1894, s. v. aux départements respectifs.

ment vérifiée, car les noms slaves d'origine serbe, cités ci-dessus, sont tous plus anciens que l'immigration serbe dans le Banat, et aux XIV-e et XV-e siècles, il n'existe aucun indice de pénétration serbe, par exemple, du Danube dans la région située dans les vallées de la Cerna, de la Belareka ou de la Bistra. Les deux couches de la population slave qui ont imprimé leur trace dans la toponymie du Banat sont aussi anciennes, ou presque aussi anciennes, l'une que l'autre et elles sont probablement des restes du flot qui, il y a quelques siècles, a pénétré dans la Péninsule Balkanique par les gués danubiens<sup>1)</sup>.

Cette constatation peut s'appliquer à tout le territoire du Banat si l'on prend soin d'ajouter que l'analyse objective des toponymes slaves du Banat prouve incontestablement une symbiose slavo-roumaine que n'a pu se produire qu'avant la conquête hongroise.

Outre la toponymie, toute une série d'institutions conservées dans les coutumes juridiques des Roumains du Banat plaident en faveur d'une très ancienne symbiose slavo-roumaine qui a revêtu, dans cette région, un caractère particulier. Il a certes existé, sur d'autres points du royaume hongrois, des gardes frontaliers, mais la „bania“ de Severin était une institution locale qui s'est imposée aux nouveaux maîtres grâce à l'importance politique et numérique de la population roumaine autochtone qui l'a transmise. Le „cnézat“ est, sur la rive gauche du Danube, la forme d'organisation patriarcale des Roumains, c'est pourquoi, aux

<sup>1)</sup> Cette argumentation contredit l'opinion bien connue de Lulomir Niederle (*Manuel de l'Antiquité slave*, t. I, Paris, 1923, p. 76—77), selon lequel les Serbo-Croates et les Slovènes sont venus du Nord, par la Pannonie et la région des Alpes et, en aucun cas, en suivant la voie du Danube moyen, sous la pression des Avars. Cependant C. Jireček n'a pas adopté la théorie de Niederle (*Geschichte der Serben*, Gotha, 1913, B. I, p. 101, 103) et il a continué à soutenir l'opinion la plus générale (Roesler, Miklosich, Stan. Stanojevič), selon laquelle les Serbes, établis dans la Péninsule Balkanique, sont les mêmes qui, depuis Justinien jusqu'à Mauricius, vivaient en Roumanie, en Transylvanie et dans les régions voisines de la Hongrie (c'est-à-dire dans le Banat). „Les recherches linguistiques modernes confirment cette opinion“ (p. 103) concluait le savant tchèque, et nous pouvons ajouter, que la toponymie slavo-roumaine le confirme aussi, sans aucun doute.



XIV-ème et XV-ème siècles, on rencontre un si grand nombre de cnèzes roumains dans le Banat également. L'absence dans cette région des „voïvodes“ qui ne sont mentionnés qu'une fois, est significative. Après avoir réussi à assimiler les restes de Slaves qui vivaient parmi eux, les Roumains du Banat ont suivi une évolution propre, distincte de celle des Roumains des autres régions: ils ont conservé les „ohabe“, ou villages privilégiés exemptés des impôts écrasants (ce terme d'origine slave n'existe plus que chez les Roumains du Banat et d'une région avoisinante). Le Banat est le seul territoire roumain où se soient maintenues quelques traces de la vieille „jupa“ slave et où se soit acclimatée l'institution des „crainici“ empruntée aux slaves du nord et qui s'est maintenue ici jusqu'à la fin du moyen-âge. Plus tard ces influences slaves ont perdu toute importance du moment où la population slave, complètement assimilée par les Roumains, a disparu.

L'objection la plus grave qui puisse être adressée à nos amis, les historiens serbes c'est que ni dans le Timiș, ni dans le Caraș, ni dans le Cuvin, ni même dans l'ancien Torontal, il n'est fait la moindre mention des Serbes au XIII-ème ou au XIV-ème siècle. C'est vers le milieu du XV-ème siècle seulement que les rois de Hongrie les envoient coloniser ces régions.

Le premier serbe que nous rencontrons chez nous est Démètre, fils du roi Voukachine, qui, entre les années 1404 et 1407, devint comte de Zarand et „pârcalab“ ou préfet de Șiria. L'avance des Turcs l'avait sans doute obligé à s'enfuir et le roi de Hongrie lui avait offert un havre de paix. Un peu plus tard, le despote serbe Etienne Lazarevič obtint en Hongrie de vastes fiefs: Sătmar, Baia Mare et Baia Sprie qui devaient lui servir de refuge en cas de besoin et, en dehors de domaines situés en territoire hongrois, deux autres propriétés dans le Torontal, Bečkerék et Bečej. Son successeur Gheorghe Brancovitch reçut en 1439 l'imposante citadelle royale de Șiria située au-delà du Mureș, avec les villes et les villages qui en dépendaient et avec ses nobles roumains<sup>1</sup>). Mais il est évident que contrairement à

<sup>1</sup>) Transilvania 1917, Etude: *Cele mai vechi știri cu privire la România din eparhia Aradului* (Les plus anciens documents relatifs aux Roumains du diocèse d'Arad).

ce qu'affirment les historiens serbes, la possession de ces fiefs n'implique pas leur colonisation par une population serbe. Au contraire, la diète hongroise interdit à ces nouveaux venus de s'entourer, dans leurs forteresses, de préfets et autres officiers étrangers. Il est probable qu'on doit également voir des réfugiés serbes dans ces „barones rasciani“ mentionnés en 1438 comme propriétaires du village de Saruld<sup>1</sup>), situé non loin des communes de Tolvadia et de Partoš.

Les premiers groupes importants d'émigrants serbes ne se sont établis dans le Banat que vers la seconde moitié du XV-ème siècle. En 1464, le roi Mathias offrit la possession de Nădlac à la famille Jaksitsch réfugiée de Jagodina en Serbie. A cette possession se rattachaient huit villages du département de Timiș et 43 villages du département de Caraș, tous peuplés de Romains. Sur leurs nouveaux territoires, les Jaksitsch amenèrent environ 1200 soldats serbes qui s'y établirent avec leurs familles. En 1478 ils obtinrent encore sur la rive gauche du Mureș trois villages roumains: Fenlac, Șerfești et Lupești, où ils installèrent également des colons serbes<sup>2</sup>).

A cette époque, la Péninsule Balkanique était le théâtre des transformations politiques, ethniques et sociales d'une importance considérable. En 1459 Semendria tomba aux mains des Turcs et, avec elle, s'effondrèrent les derniers vestiges de l'Etat serbe indépendant.

Désormais les combats incessants que leur livrent les Turcs repoussent vers le nord de nouvelles vagues d'émigrants qui se réfugient en Bosnie, en Croatie, en Slavonie, à Sirmium et finalement dans le Banat. Dans une lettre privée, le roi Mathias évaluait à 200.000 environ le nombre de ces déracinés qui avaient dû abandonner leurs foyers situés au-delà du Danube. Un fait particulièrement intéressant est mentionné par le roi Mathias dans une lettre adressée au pape Sixte IV (1480): Lorsqu'il envahit la région comprise entre Semendria et Kruševac, Paul Kinizsi amena de Serbie 60.000 Serbes environ dont la plupart s'établirent dans le Sirmium mais dont un certain nombre se

<sup>1</sup>) Csánki: *o. c.* p. 60.

<sup>2</sup>) Ivitsch A.: *Istorija Srba u Ugarskoj*, pp. 6 et suiv.

fixa dans le Banat. Après l'expédition de 1502, lorsque le voïvode de Transylvanie et le ban de Croatie ont conquis Kladova, Vidin et Nicopole, ils colonisèrent dans le Banat de nombreuses bandes de Serbes entre Timișoara et Pančevo<sup>1</sup>).

Ainsi, au XVI-ème siècle, le Banat ne présentait plus la physionomie roumaine qu'il avait naguère. A côté des paysans roumains étaient venus s'établir de nouveaux colons serbes. Ces derniers, qui n'occupaient, au début, que la région occidentale du Banat et en particulier les environs de Bečkerek, débordent ensuite sur la rive gauche du Mureș au sud d'Arad et de Cenad et envahissent peu à peu d'autres régions situées plus à l'est. Mais rien ne prouve que ces colonies aient eu un caractère définitif et massif. Ce fut la conquête turque qui, en grossissant leurs rangs, les détermina à se fixer dans ces régions. Au cours de la seconde moitié du XVI-ème siècle, ils s'installent à Timișoara, poussent jusqu'à Lugoj et Caransebeș, dominent la ville de Lipova et cherchent un abri sur la rive droite du Mureș, à Arad et dans quelques communes avoisinantes. Vers la fin du siècle, ils parviennent même à jouer un certain rôle politique grâce à la révolution qu'ils organisent en 1594. Seule la moitié orientale du département de Caraș-Severin, qui n'appartint pas aux Turcs, a été épargnée par ces nouveaux venus. Pour se faire une idée nette des régions qui ont été envahies par les Serbes au cours des cent cinquante ans que dura la domination turque, il faut consulter le tableau qui présente la population du Banat au début du XVIII-ème siècle, après le retrait des Turcs. Ce tableau qui se trouve dans les statistiques rédigées par l'administration autrichienne nous intéresse à plusieurs titres. Il expose le résultat définitif de toutes les „immigrations serbes“ auxquelles s'ajoutent les bandes de serbes amenées par le patriarche Arsenie Cernojevitch qui suivait les armées impériales au-delà de la Tisa. Les „defter“ ou rôles d'impôts turcs qui présentent la liste des contribuables ne sont complets que pour le district de Cenad<sup>2</sup>). Seules les colonies serbes établies par Ali-Bey sur les deux rives du Mureș pendant la seconde moitié du XVII-ème siècle peuvent donner une idée du continuel mouvement de popu-

<sup>1</sup>) Etude de *Transilvania*, 1917, déjà citée.

<sup>2</sup>) Velics-Kammerer: *Török kincstári defterek*.

lation qui a eu lieu sous la domination turque<sup>1</sup>). La conclusion essentielle qui s'impose après une étude consciencieuse du tableau mentionné est la persistance de l'élément roumain qui, bien qu'affaibli, n'en constitue pas moins la majorité écrasante de la population sur tout le territoire du Banat. Et s'il était nécessaire d'opposer un dernier argument à la thèse hongroise, c'est encore ce tableau qui nous le fournirait: il prouve en effet qu'à cette époque il n'existe plus un seul village hongrois dans le Banat, ni sur les bords de la Tisa, ni dans les environs de Cenad, ni entre le Mureş et la Tisa. De même que l'ouragan brise sans effort les arbustes exotiques plantés par la main de l'homme et détruit de fond en comble les civilisations qui n'ont pas de racines dans le sol, de même ont été effacés les moindres vestiges de la conquête hongroise et se sont dispersés, jusqu'au dernier, les propriétaires et les nobles hongrois de jadis.

---

<sup>1</sup>) Borovszky S.: *Egy alajbég telepítései Délmagyarországon.*

## LE BANAT ET LA POLITIQUE DE COLONISATION AUSTRO-HONGROISE

Les tableaux statistiques composés par le Général de Mercy en 1717, c'est-à-dire dès que fut reconquis le Banat, comprennent la liste complète des communes, des habitations et des habitants, groupés par nationalités, pour les 11 districts du Banat. Mais nous possédons plusieurs de ces tableaux et il convient d'observer qu'ils présentent certaines différences aussi bien en ce qui concerne le nombre des communes habitées et désertes qu'au sujet du total des maisons et des habitants. Mais ils conservent en général la même proportion numérique entre l'élément national roumain et l'élément serbe et c'est ce qui constitue, pour le problème qui nous intéresse, leur principal mérite. Ainsi, alors que la statistique de 1717 présente dans le Banat 21.500 maisons dans 688 communes, une autre recensement de 1725 ne compte plus que 560 communes, c'est-à-dire 120 de moins que dans le premier tableau, mais elle indique en revanche 343 localités désertes<sup>1)</sup>. Ces importantes divergences que l'on constate également entre d'autres recensements de l'époque, s'expliquent par la politique de colonisation de l'administration autrichienne du Banat. Les „Beamter“ qui les rédigeaient pour les autorités centrales de Vienne pensaient ainsi déterminer la Cour à accélérer les transports de colons vers les terrains déserts. C'est pourquoi les cartes dessinées à l'époque par les spécialistes présentaient un nombre fantastique de „praedia“ inhabitées. Mais les historiens hongrois qui ont publié le résultat de ces statistiques ont omis des données importantes qui nous intéressent particulièrement: il s'agit des chiffres qui indiquent la proportion numérique entre

---

<sup>1)</sup> Szentkláray I.: *Száz év Délmagyarország újabb történetéből*, I. p. 20 et suiv.

les deux nationalités, la roumaine et la serbe, les seules qui peuplent désormais l'ancien territoire du Banat.

D'après un recensement de 1743, conservé dans les archives de l'ancien ministère de la guerre de Vienne et qui a été publié en 1905 par l'historien roumain N. Dobresco, la configuration ethnique du Banat se présente comme suit:

<i>District</i>	<i>Villages roumains</i>	<i>Villages serbes</i>	<i>Villages mixtes roum-serbes</i>	<i>Villages divers</i>
1. Timișoara	19	17	4	7 allemands.
2. Palanca	42	8	—	—
3. Panciova	—	12	—	1 allemands.
4. Caransebeș	75	—	—	—
5. Ciacova	49	11	4	1 allemands.
6. Bečkerek	—	28	—	1 serbo-all.
7. Cenad	1	14	—	1 allemands.
8. Lipova	22	14	4	3 allemands.
9. Lugoj	96	—	—	—
10. Orșova	37	—	—	—
11. Vârșet	40	16	7	2 allemands.

Ce qui ressort avant tout de cette statistique, c'est le nombre restreint de communes dans les trois districts situés dans le voisinage immédiat de la Tisa. On n'en trouve guère que 54, peuplées naturellement de Serbes. Or ce nombre représente à peine celui des communes roumaines d'un seul district, celui de Ciacova par exemple. Le reste du territoire a conservé même sous les Turcs, son caractère roumain. D'ailleurs les districts serbes sont en général faiblement peuplés: c'est à peine s'ils possèdent 1798 maisons, alors que dans les districts roumains on trouve à Vârșet, par exemple, 3501 maisons, à Ciacova 3492, à Caransebeș 3915 et à Palanca 2377 maisons. Si donc on évalue à 100.000 âmes environ la population du Banat au moment où se sont retirés les Turcs, les Roumains représentaient au moins 80<sup>0</sup>/<sub>0</sub> de cette population.

Mais ce tableau permet de faire encore d'autres constatations. La première c'est qu'on ne peut soutenir sérieusement

comme le font les historiens serbes, Zeremskij, Radonitsch et plus récemment Dušan Popovitsch que la moitié du Banat situé à l'ouest d'une ligne allant d'Arad à Biserica Roşie (Crvena Crkva), en passant par Timișoara et Vârșet ait constitué en 1720, date où elle échappa à la domination turque, de même que pendant cette domination (1580), un territoire uniquement peuplé de Serbes. En réalité, il existe plus de communes purement roumaines (150) dans quatre districts (Palanka, Vârșet, Ciacova, Timișoara) de ce territoire qu'il n'y a de communes serbes dans tout le Banat (120). En second lieu, si l'on examine une carte des établissements humains du Banat vers le milieu du XVIII-ème siècle, on observe qu'ils sont particulièrement rares dans une zone qui s'étend au sud-ouest de Timișoara. Ce fait s'explique par la présence, dans cette région, de terrains inondables qui rendent inhabitables de vastes étendues<sup>1)</sup>. L'élément roumain, venant de l'est, a pénétré jusqu'à ces digues naturelles alors que les Serbes n'ont pas dépassé la Tisa et n'ont pu entrer en liaison avec les établissements slaves du nord que grâce aux colonisations du XVIII-ème siècle. C'est donc ignorer les réalités historiques que de parler d'un territoire ethnique serbe dans ces parages. Sous la domination turque la région située autour de Timișoara est dénommée „Vlaška“ ou Pays Roumain, par opposition au „Rácság“ qui désigne le territoire du Banat occidental. Ce terme de „Vlaška“ ou „nahija vlaška“ est également celui qu'emploie vers 1660 la patrie serbe elle-même et l'on voit, en 1652, un évêque de Timișoara s'intituler „vlaškozemskij“ (du Pays Roumain). Il est évident qu'une pareille dénomination n'a pu s'employer dans le Banat que lorsque, à la suite de la conquête turque, des groupes de plus en plus denses de colons serbes ont fait leur apparition sur la rive gauche du Danube. Comme ils ont trouvé ici une population roumaine très compacte, le terme de Vlaška leur est naturellement venu à l'esprit pour désigner toute la région. Le fameux voyageur turc Evlia Çelebi qui vécut vers le milieu du XVII-ème siècle, désigne lui aussi le Banat par l'équivalent turc de „Pays Roumain“. Les

---

<sup>1)</sup> Laurian Someșan: *Câmpia Tisei ca barieră etnică*, București, 1943, p. 27.

termes de „Rascia“, „Rácság“ ou, d'après Dušan Popovitsch „Rácország“ s'appliquaient à la région voisine de la Tisa, c'est-à-dire au Torontal et à la Bačka, auxquels s'ajoutait peut-être la partie sud-ouest du Banat dont le centre était Pančova<sup>1</sup>).

D'ailleurs ce rapport de forces entre les Roumains et les Serbes du Banat s'est maintenu pendant tout le cours du XVIII-ème siècle<sup>2</sup>). En 1797, les deux diocèses orthodoxes du Banat font le recensement de leurs fidèles en les groupant par nationalités: dans le diocèse de Timișoara on trouve 196.211 Roumains pour 147.140 Serbes ce qui représente des pourcentages respectifs de 57,05 et 42,05; et le diocèse de Vârșeț comprend 198.017 Roumains pour 26.513 Serbes (88,2<sup>o</sup>/<sub>o</sub> et 11,8<sup>o</sup>/<sub>o</sub>). La supériorité catégorique de l'élément roumain ressort de ces chiffres qui se sont maintenus jusqu'à nos jours dans un rapport à peu près constant.

On ne saurait donc parler dans le Banat d'un territoire ethnique serbe ayant comme frontière Arad, Timișoara et Vârșeț, qu'en faisant abstraction du reste de la population qui était autochtone et beaucoup plus nombreuse que les Serbes eux-mêmes. Et jamais les groupes dispersés de peuples étrangers n'ont pu transformer le caractère authentique des territoires où les autochtones vivaient en masses compactes. Le sort de ces îlots a toujours été signé d'avance: ils sont peu à peu assimilés par le milieu étranger et finissent par disparaître. Le groupement ethnique serbe du Banat roumain et du département d'Arad comprend, d'après le recensement de 1930, un total de 2060 membres à tel point disséminés dans les communes roumaines qu'ils ne peuvent constituer et entretenir une seule communauté ecclésiastique.

Pour se convaincre de l'importance que présente, même à Timișoara, l'élément roumain, il suffit de citer Matias Bel, l'historien hungaro-slovaque bien connu qui a visité le Banat vers 1720—30 et qui confesse<sup>3</sup>): „hinc est ut nihil sermone valahico

<sup>1</sup>) D. I. Popovitsch et Sv. Matitsch: *O Banatu i stanovnistvu Banata u 17 veku, Sr. Karlovci*, 1933, pp. 4 et 17.

<sup>2</sup>) Dr. Dušan, I. Popovitsch: *Vojvodina*, I (Beograd, 1925), pp. 57—66.

<sup>3</sup>) *Történelmi és Régészeti Értesítő* (Temesvár, 1892), VIII, p. 205.



Temesvarini sit vulgatius“ ou „Valachi incolunt potissimum provinciam“.

En effet, en 1716, date où la citadelle de Timișoara fut prise par les Turcs, le quartier le plus dense, Palanca Mare qui comptait plusieurs milliers d'habitations, était peuplé de Roumains et de Serbes, tandis qu'au sud-est du château, Palanca Mica n'abritait que des Roumains. En 1718 on reconstruit un quartier dénommé „Maierul Vechiu“ ou „Maierul Valah“ — devenu aujourd'hui l'„Elisabetin“ et qui lui aussi a été presque exclusivement peuplé de Roumains pendant plusieurs décades. Un recensement de 1754 montre que le quartier désigné en général par le terme de „rascian“, c'est-à-dire „Auswärtige Fabrique“ était peuplé d'une majorité de Roumains. La liste des noms prouve que sur 670 familles, 300 étaient roumaines. Si l'on ajoute la population entièrement roumaine du „maierul valah“ qui ne figure pas sur cette liste, on a le droit de conclure que, quarante ans après la reprise du Banat, les Roumains disposaient encore dans Timișoara d'une majorité sinon absolue du moins relative (sur un total de 1100 familles). La communauté serbo-roumaine dans l'Eglise et surtout l'intolérance des chefs politiques serbes de même que l'hostilité permanente manifestée par l'administration autrichienne à l'égard des Roumains a entraîné le recul progressif de ces derniers, tout en arrêtant leur évolution normale dans la ville<sup>1</sup>). En 1817, la répartition par nationalités des habitants de Timișoara était modifiée comme suit: 8775 Allemands, 3807 Roumains, 2346 Hongrois et 1770 Serbes<sup>2</sup>).

Alors que ni la domination hongroise, ni la domination turque n'avaient réussi à effacer le caractère exclusivement roumain de cette province, l'administration autrichienne au contraire est parvenue à l'altérer grâce à la persévérance de sa politique de colonisation qui a introduit dans les masses compactes

<sup>1</sup>) I. Stoia—Udrea: *Studii și Documente Bănățene* (Etudes et Documents du Banat), Timișoara, 1943, pp. 35—45.

<sup>2</sup>) Dr. C. Groșoreanu, *Situația Românilor bănățeni în decursul secolului al XVIII-lea* (La situation des Roumains du Banat au XVIII-e siècle). Timișoara, 1944, p. 19, d'après la monographie de Johann N. Preyer.

de Roumains un nombre considérable d'éléments étrangers. La Cour de Vienne qui, en automne 1716, s'installa dans le Banat lorsque les Turcs en eurent été chassés considéra ce territoire comme un excellent champ d'exploitation pour le fisc. L'administration autrichienne n'a donc pas été conduite, au XVIII-ème siècle, par des principes de droit public comme l'auraient désiré les patriotes hongrois qui demandaient le retour à l'ancienne situation; elle ne poursuivait pas davantage, de façon désintéressée, l'intérêt d'une région qui avait eu beaucoup à souffrir de la domination turque. Egoïste et dépourvue de scrupules, cette administration n'avait qu'un but: pressurer d'impôts les pauvres gens. Dès qu'elle se fut rendue compte de la richesse de ce sol ainsi que de la redoutable importance de l'élément roumain, elle entreprit d'établir des colons allemands dans le Banat, tout en procédant à la vente de vastes propriétés dans les régions les plus fertiles. Il faut cependant reconnaître, à sa décharge, que l'administration autrichienne, disposant de nombreux moyens techniques, s'est efforcée, pendant tout le XVIII-ème siècle, de drainer les immenses marécages qui réduisaient considérablement l'étendue des terrains productifs. Le „Banat de Timișoara“ comme le nommaient les officiels autrichiens a, par suite, été divisé en 13 districts administratifs, 6 circonscriptions militaires et la „Clisura“. Mais ces districts et leurs organes n'étaient autre chose que les principaux facteurs chargés d'exécuter les volontés de la puissance centralisatrice. On aurait, en vain, cherché une formule de gouvernement plus adaptée que celle-ci au régime absolutiste et militaire du Banat<sup>1</sup>).

Ce qui a été fatal au peuple roumain de cette province, c'est le fait qu'à l'époque, la Cour de Vienne était persuadée que sa domination sur les régions nouvellement acquises ne serait consolidée que grâce à un nombre considérable de sujets catholiques et allemands. Les Roumains n'étant même pas catholiques, les généraux autrichiens les considéraient comme nuisibles aux intérêts de l'État et les soumettaient à d'intolérables traitements afin de les obliger à quitter le Banat.

---

<sup>1</sup>) Voir également Szentkláray I.: *Mercy Cl. Florimund kormányzata a temesi bánságban.*

Aussi la colonisation du Banat, qui fut commencée en 1718 et se poursuivit pendant près de 200 ans, s'est-elle faite au préjudice de l'unité ethnique du territoire et à l'encontre des intérêts matériels des habitants autochtones. Au cours du premier siècle qui suivit le retrait des Turcs, la colonisation a été présidée par la Cour de Vienne et pendant le demi-siècle que dura le soi-disant régime „constitutionnel“, les Hongrois ont poursuivi, eux aussi, sous l'étendard national, une politique analogue en vue de faire triompher, les intérêts magyars.

Les premières colonies de Souabes furent établies sans plan d'ensemble. C'est plus tard, au cours du long règne de l'impératrice Marie Thérèse, que les principes de gouvernement ont été groupés en système. Mais, jusqu'au milieu du XVIII-ème siècle, la population du Banat ne s'accrut que de 35.000 colons environ, qui étaient pour la plupart des Allemands (Souabes) catholiques. Il y avait également parmi eux des Italiens, des Espagnols, des Français recrutés dans tous les pays d'Europe par des agents qui les attiraient ici par de fallacieuses promesses. Au cours des règnes de Marie-Thérèse et de Joseph II, le nombre des colons fut doublé. Nous connaissons dans tous ses détails l'action entreprise, l'origine, le nom des colons, l'étendue des terrains qu'ils ont obtenus, les privilèges qui leur furent conférés. Si cette colonisation n'avait poursuivi qu'un accroissement rationnel de la population, nécessaire à l'équilibre du budget de l'Etat, elle ne se serait pas acharnée à déplacer l'élément roumain pour le remplacer par des individus sans feu ni lieu, recrutés à l'étranger. Alors que dès le début les colons furent exemptés d'impôts pendant quelques années, la population autochtone dut payer tant de contributions et se plier à tant de corvées qu'elle se vit obligée d'abandonner les foyers de ses ancêtres. En 1718 déjà, les habitants de plusieurs villages des environs de Caransebeș furent contraints de passer en Valachie parce qu'ils étaient accablés d'impôts (wegen überspannter Contributionslast) comme le constate un acte officiel. Afin d'endiguer ce courant dangereux qui menaçait de changer toute la population roumaine dans le sud du Banat comme sur les bords du Mureș, le général du Mercy dut exempter d'impôts, pendant deux ans, les populations roumaines des villages dont les habi-

tants avaient quitté le Banat<sup>1)</sup>. Dans les autres régions, les abus des administrateurs de districts et la brutalité des officiers et des soldats autrichiens ne connaissaient plus de bornes. La population autochtone était même obligée de supporter, surtout pendant la première moitié du XVIII-ème siècle, les frais de voyage des colons étrangers. C'est pourquoi, en 1719, la population de la vallée du Timiș refuse de continuer à payer les contributions qui étaient exigées d'elle; c'est pourquoi, également en 1724—25, les Roumains de la région de Moldovița et de Caransebeș organisent un soulèvement sanglant<sup>2)</sup> contre le nouveau régime autrichien, c'est pourquoi enfin, lorsque les Turcs reprennent pour un temps le Banat, toute la population roumaine les reçoit à bras ouverts et se montre prête à lutter dans leurs rangs.

Au cours des années 1738—39, l'administration autrichienne fut obligée d'entreprendre une véritable expédition militaire contre les Roumains qui s'étaient révoltés sur presque tout le territoire du Banat. Elle se livra à une sanglante répression contre une population complètement dépourvue d'armes ce qui permet de croire que le véritable but poursuivi par cette administration était l'extermination de l'élément roumain. Un historien du Banat qui se montre en général très réservé dans ses appréciations<sup>3)</sup> décrit de la façon suivante l'„exécution“ dont les Roumains furent victimes: „Le soulèvement des Roumains gagna tout le département de Caraș-Severin et même une partie considérable du Timiș. On peut dire que les portes de la capitale du Banat ont été ébranlées par les cris de vengeance d'un peuple opprimé. La révolte fut noyée dans le sang. La cavalerie impériale se jetant lâchement sur les Roumains, franchit en un mois les distances qui séparent les „portes de fer“ Transylvaines

<sup>1)</sup> Szentkláray I.: *Mercy Cl. Fl.* p. 34—35.

<sup>2)</sup> Voir également Baróti: *Adattár Délmagyarország történetéhez*, pour les années en question.

<sup>3)</sup> Patriciu Dragalina: *Din istoria Banatului Severin* (Pages d'histoire du Banat de Severin), vol. III, p. 210. Voir en particulier Dr. Antoniu Marchesco, *Grăniceri bănățeni și Comunitatea de avere* (Les frontaliers du Banat et la Communauté de biens), Caransebeș, 1941, p. 60 et suiv.

du Danube et Timișoara de Slatina, elle réduisit en cendres la plupart des villages, massacra dans les villages les notables et les hommes les plus vaillants, et laissa, en plein hiver, les vieillards impuissants, les mères, les femmes et les enfants sans foyer, en proie à la faim et au gel<sup>1</sup>.

La répression dont furent victimes des dizaines de milliers de Roumains du Banat, descendants de ceux qui habitaient autrefois les districts privilégiés, a mis fin à la protestation obstinée que la population autochtone avait toujours élevée contre les colonisations du Banat. Mais, bien que ces Roumains aient été vaincus et que la littérature de l'époque les traitât de „rebelles“ et de „voleurs“, leur protestation n'en reste pas moins un fait historique. La colonisation du Banat par l'administration autrichienne n'a pas été seulement l'épreuve la plus pénible infligée aux Roumains, mais encore une justice commise avec un tel cynisme et une telle cruauté que nulle réalisation d'ordre fiscal, nulle prétention de progrès ne sauraient l'effacer.

Ce qui a porté à son comble l'exaspération des Roumains, c'est le fait que l'administration n'établissait les colons souabes que dans les villages roumains où elle leur accordait toutes les facilités nécessaires pour qu'ils puissent se construire des maisons, allant parfois jusqu'à chasser l'ancienne population roumaine qu'elle dépouillait de ses terres pour y installer les nouveaux-venus. Elle prenait soin, bien entendu, que le nombre des colons dans les villages roumains fût aussi élevé que possible, car sinon ils risquaient d'être chassés par la population roumaine. Finalement une ordonnance de l'impératrice Marie-Thérèse, en date du 14 juillet 1765, informa l'administration provinciale que la Cour de Vienne avait décidé en principe de transplanter les communes roumaines du Banat dans d'autres régions<sup>1</sup>). L'administration de Timișoara ayant élaboré un projet détaillé pour l'exécution de ce plan, le comte Rialph Perlas présenta, en mars 1767, à l'impératrice un mémoire où il était dit clairement que: „le déplacement de la population roumaine est

---

<sup>1</sup>) „Weilen ratio status militaris et politici erheischet, in denen rückwärts Temesvar situirten Districten, zwischen denen Flüssen Marosch, Theys und Pega, deutsche Dorfschaften anzulegen“.

nécessaire surtout pour assurer la colonisation des Allemands. Les colons allemands tremblent de frayeur lorsqu'ils apprennent qu'ils vont être établis parmi les Roumains<sup>1</sup>. Aussi ce haut dignitaire conclut-il en disant que le plan de l'impératrice peut entrer dans la voie des réalisations par l'évacuation des Roumains qui se trouvent entre Arad et Timișoara et qu'il sera par la suite appliqué dans de plus vastes proportions. Dans ces conditions on peut donc considérer comme une chance extraordinaire le fait que l'évacuation n'ait pas été exécutée et qu'en dehors de trois communes qui ont été transportées dans le Torontal, dans des circonstances dramatiques, les autres Roumains soient restés dans leurs foyers<sup>1</sup>). L'empereur Joseph II qui connaissait cependant bien le Banat où il avait fait trois voyages d'étude<sup>2</sup>), et qui avait pu se convaincre, comme il le dit dans son mémoire, „que les Roumains sont maltraités et sont souvent obligés d'abandonner leurs foyers, et de céder leurs terres, ce qui explique qu'ils préfèrent émigrer“, n'en projeta pas moins d'évacuer tous les Roumains de Căpâlnaş jusqu'à Orșova<sup>3</sup>). Donc, après les avoir dépossédés de tous les terrains productifs de la plaine, on voulait encore chasser les Roumains des régions montagneuses. En 1797—98, sous le règne de l'empereur François II, le problème de l'évacuation de la population roumaine des environs de Caransebeș fut envisagé de nouveau, mais, une fois de plus, il resta à l'état de projet.

Comme l'empereur Joseph II estimait que la constitution de grandes propriétés dans le Banat accroîtrait les revenus de l'État, de nombreux domaines furent vendus aux enchères à Vienne et à Timișoara à des amateurs recrutés surtout parmi les commerçants enrichis au cours des dernières guerres et parmi les fonctionnaires auxquels on accorda des facilités de paiement. Les nouveaux venus s'installèrent dans le Banat dont les ha-

<sup>1</sup>) Szentkláray I.: *Oláhok költöztetése Délmagyarországon a múlt században.*

<sup>2</sup>) Czoernig: *Etnographie von Oesterreich*, I—II.

<sup>3</sup>) „Die Walachen müssen notwendig von denen Wäldern wegkommen und. von Kapolnash aus bis gegen Karansebes Teutsche angesiedelt werden, sonst seynd die Wälder hin“.

bitants autochtones, c'est-à-dire les Roumains, devaient leur servir de serfs.

Tandis que la population roumaine était plus maltraitée que sous le joug si calomnié des Turcs, l'administration de la province accueillait tous les étrangers et leur accordait les faveurs les plus diverses. C'est ainsi qu'en 1737 s'installent à Vinga et dans ses environs, des Bulgares réfugiés d'Olténie, cependant qu'un autre groupe s'établit dans Craşova et dans les communes des Roumains désignés sous le terme de Crasoviens. L'élément serbe fut, lui aussi, renforcé au cours du XVIII-ème siècle par des immigrations et des colonisations. La vague des réfugiés, conduits par le patriarche Arsenie Ioanovitsch Sakabent, vint en accroître considérablement le nombre, surtout dans les discrits de Pančova, Bečkerek et de Biserica Albă (Bjela Crkva). Si l'on feuillette l'„Etnographie“ de Czoernig<sup>1)</sup>, le fameux porte-parole de l'impérialisme autrichien, on se rendra compte du grand nombre de communes fondées et colonisées dans cette région par les Serbes, jusqu'à la fin du XVIII-ème siècle.

C'est ainsi que le territoire ethnique roumain du Banat a été méthodiquement réduit et démembré par l'administration autrichienne et, quand la province fut de nouveau incorporée à la Hongrie, (1788), l'administration des comitats y introduisit, en dehors des Souabes qui ne cessaient d'affluer, des Tchèques, des Slovaques et un nombre particulièrement élevé de Hongrois. Et n'avons-nous pas vu créer, de nos jours, dans les départements de Caraş-Severin, de Timiş et de Torontal, à la faveur de lois constitutionnelles, les quelques villages de „Tsangós“ dont le seul rôle était de pratiquer une brèche dans le bloc roumain et de rattacher le gros des masses hongroises aux Sicules de Transylvanie.

De sorte que, c'est à peine si, au cours du XVIII-ème siècle et durant le siècle suivant, on a pu fonder 20 communes de colons hongrois dans le Banat, la plupart dans la région de

---

<sup>1)</sup> Czoernig: *Etnographie von Oesterreich*,<sup>6</sup> I—II.

l'Ouest, près de la Tisa; leur nombre a doublé depuis 1873. La loi de colonisation de 1894 a inauguré ensuite la politique d'affaiblissement des masses roumaines et 7 colonies hongroises ont même été créées dans le département de Severin<sup>1)</sup>. C'est seulement ainsi que s'explique la présence des Hongrois dans le milieu rural du Banat.

---

<sup>1)</sup> Hítel: *Nemzetpolitikai Szemle*, VIII, No. 3 (Cluj), p. 158—163



## LE BANAT PARTIE INTEGRANTE DE L'UNITE ROUMAINE

La politique des Habsbourg a donc fait du Banat un refuge pour les divers éléments ethniques qui en ont modifié, au cours des deux derniers siècles, la physionomie séculaire. Mais l'inlassable persévérance d'un régime qui, pour briser l'opposition des peuples opprimés, disposait des moyens les plus variés, n'a pas réussi à émietter le bloc roumain dont la formation remonte aux temps les plus reculés. Que l'on envisage la répartition de la population entre les frontières qui ont existé jusqu'en 1940 ou que l'on prenne comme base d'appréciations démographiques la situation du Banat avant 1918, une constatation s'impose: c'est que les Roumains détiennent encore la majorité absolue dans le Banat roumain et la majorité relative dans tout le territoire compris entre les monts, le Mureș, la Tisa et le Danube. Certes, au fur et à mesure que l'on avance vers l'ouest, les masses roumaines jusqu'alors compactes se raréfient tandis que les flots allogènes se multiplient. Mais si l'on examine de plus près le tableau ethnographique de la région, on constate que l'élément roumain est le seul qui soit représenté partout, dans tous les départements, dans tous les arrondissements, alors que les Hongrois ne possèdent de groupes importants que dans les villes, qu'on ne trouve de Serbes que dans l'ouest du Banat et que les uns et les autres sont presque complètement absents du centre et de l'est. Le groupe d'Allemands colonisés sur le territoire qui s'étend entre Lipova et Arad, Timișoara et Kikinda forme, il est vrai, une „zone mixte“, mais la supériorité ethnique des Roumains n'en reste pas moins évidente partout. Les établissements roumains occupent le coeur même du Banat, ils en commandent toutes les voies essentielles, tous les passages im-

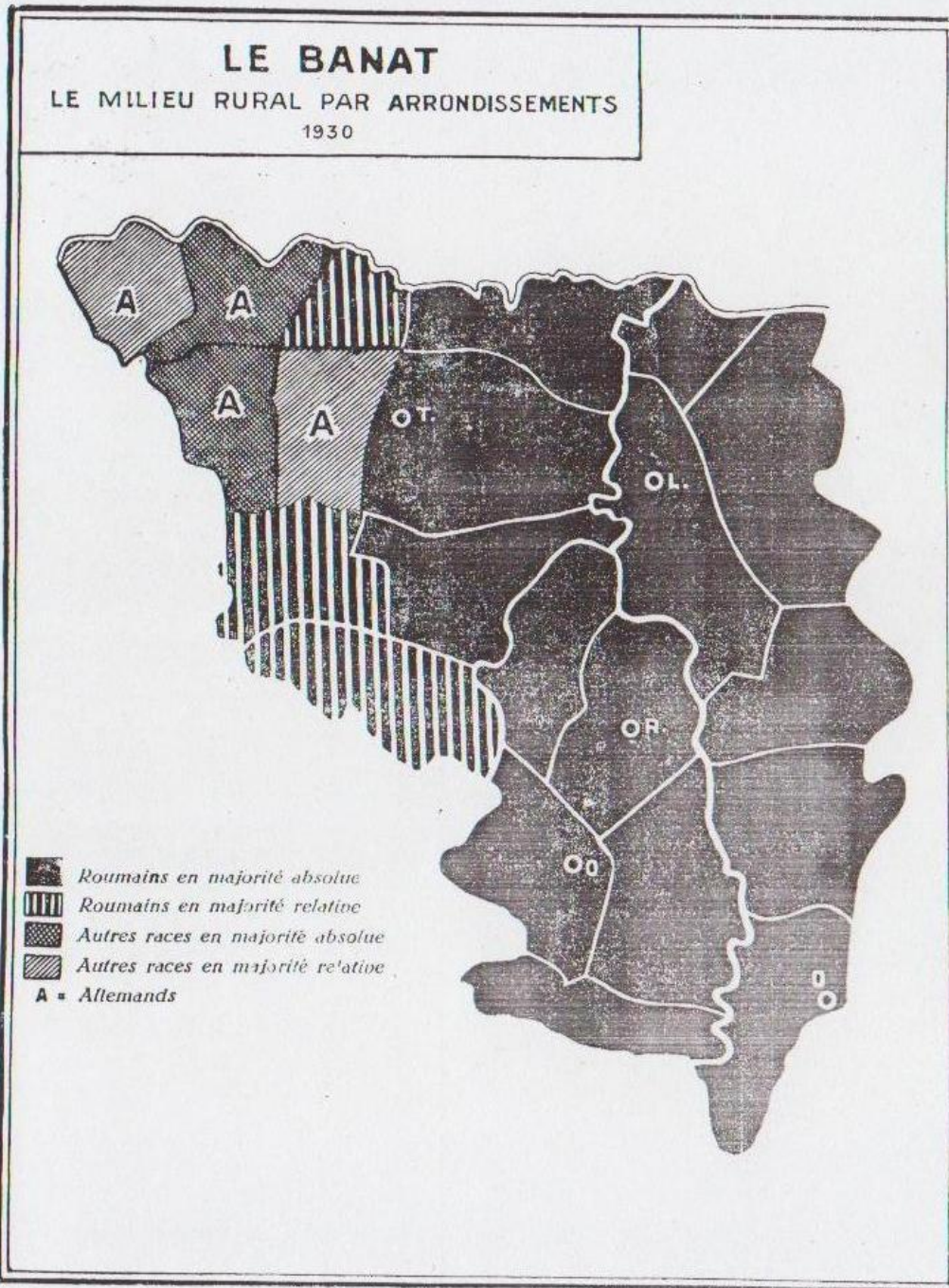
portants. Seuls donc les Roumains peuvent imposer leur domination politique dans ce territoire qui est étroitement relié aux régions purement roumaines de la rive droite du Mureş et du Hunedoara.

Les Roumains du Banat ont toujours eu conscience d'appartenir à l'unité ethnique et politique de leur nation et ce fait a constitué un facteur décisif dans l'évolution de ce territoire. Les premiers patriotes roumains de cette province, Dimitrie Tichindeal, Damaschin Bojinca et Eftimie Murgu ont clairement discerné que le Banat représente la continuation naturelle du bassin carpathique et qu'il constitue un élément indispensable à l'achèvement de l'unité roumaine. D'autre part, la science objective a établi que cette province, loin de n'avoir été occupée que tardivement par les Roumains, est au contraire le berceau du roumanisme et qu'elle forme depuis des siècles, pour toutes les masses roumaines, un merveilleux bastion de défense.

Après l'effondrement de l'empire austro-hongrois, il aurait été naturel que le Banat fût réintégré dans l'unité politique à laquelle le rattache son caractère ethnique. Mais on a préféré le partager pour satisfaire à des considérations diverses et surtout pour permettre l'établissement de relations de bon voisinage entre des peuples qui, après des siècles de luttes, ont enfin obtenu leurs frontières nationales.

L'exposé qui précède permet de déduire dans quelle mesure ces nouvelles frontières se justifient au point de vue historique. D'ailleurs la discussion proprement dite entre les anciens et les nouveaux compétiteurs du Banat a des racines anciennes.

Les Hongrois ont été les premiers à le réclamer aux Autrichiens et ils sont parvenus, en 1778, à le rattacher au royaume hongrois, en dépit du fait qu'ils ne représentaient à cette époque qu'une infime proportion de la population de la province. Leur domination qui s'est maintenue jusqu'en 1918, n'a d'autre justification que l'impérialisme de la nation hongroise et la présomption d'un droit historique. C'est la raison pour laquelle ils soutiennent que du XI-ème au XVI-ème siècle, la majorité de la population du Banat était hongroise, c'est pourquoi ils mettent en doute les preuves historiques de l'existence de l'élément



roumain et ne cessent de déprécier le rôle que les Roumains ont toujours joué dans cette province.

Les Serbes ont élevé, vers la même époque que les Hongrois, des prétentions sur le Banat. Leur Congrès national, réuni à Timișoara, en 1790, demanda par écrit que le Banat leur fut accordé comme „territoire propre“ doté d'attributions autonomes. Bien que favorable, en principe, à l'octroi d'un territoire de cette nature, le „Burg“ de Vienne se réserve le droit d'apprécier le moment opportun à la création de cette „corporation morale“ et la région où les Serbes devraient être évacués dans ce dessein<sup>1</sup>). On voit donc que la Cour elle-même, encore qu'elle eût, par l'entremise d'un commissaire spécial, invité les Serbes à exprimer leurs doléances et leurs prétentions, ne considérait pas le Banat comme indiqué pour être le siège d'une „voïvodina“ serbe. D'après le témoignage de Vladimir Iakšič, démographe serbe du siècle dernier, les Serbes, qui élevaient des prétentions sur le Banat, ne constituaient que les 22<sup>0</sup>/<sub>0</sub> de la population de ce territoire<sup>2</sup>). Les Roumains étaient, à cette époque, trois fois plus nombreux que les pétitionnaires du Congrès de Timișoara et quant aux colons souabes, au sort desquels la Cour s'intéressait particulièrement, on ne pouvait les sacrifier aux prétentions des Serbes.

Ces prétentions ne furent d'ailleurs pas satisfaites car, entre temps, la Cour de Vienne se réconcilia avec les Hongrois, mais elles devaient être reprises en 1848 et constituaient, à cette date, un précieux atout dans le jeu politique des Habsbourgs. Le Congrès de Karlovitz limite d'ailleurs ses prétentions sur le Banat aux régions peuplées de Serbes entre le Mureș, ainsi qu'à Timișoara qui devait devenir la résidence de la „voïvodina“. Une prétention de cette nature ne pouvait manquer d'engendrer un grave conflit avec les Roumains qui cherchaient justement à s'émanciper de la juridiction de la hiérarchie serbe qu'ils jugeaient intolérable. Lorsqu'ils se virent également soumis à une

<sup>1</sup>) Dr. Dušan I. Popovitsch: *Voïvodina*, Beograd, 1925, I, p. 23 et suiv.

<sup>2</sup>) Glasnik (1872), no. XXXIII, article *Disparition de la population serbe en Hongrie*.

administration politique serbe leur exaspération ne connut plus de bornes et l'hostilité entre les deux peuples se manifesta pendant tout le cours de la révolution: Chacun d'eux suivit sa voie sans cesser de combattre l'autre et de faciliter ainsi le jeu de Vienne. En novembre 1849, les Serbes obtinrent une „voïvodina“ dont les limites étaient d'ailleurs commandées par les intérêts du gouvernement, alors que les Roumains durent se contenter d'un „capitănăt“ dont l'existence devait être aussi éphémère que celle de la province serbe.

Les Roumains n'ont cessé de protester contre les revendications qui continuaient à empiéter sans raison sur le territoire ethnique roumain. En juin 1848 déjà, une grande assemblée publique, qui eut le caractère d'un véritable congrès national, formula, à Lugoj, les justes revendications des Roumains du Banat et leur protestation catégorique contre les prétentions serbes. Après la création de la „voïvodina“, en décembre 1849, un mémoire, signé par six cents notables du Banat, exposait de nouveau la protestation roumaine toute empreinte d'amertume, car au lieu de voir exaucer son vœu légitime d'être réuni en une unité nationale („ihre Veremigung zu einem nationalen Ganzen“), le bloc roumain de Hongrie a été disloqué et les Roumains du Banat ont été soumis à une nation étrangère qui ne peut invoquer pour se justifier que son ambition. Aussi demandent-ils<sup>1)</sup> que les régions peuplées de Roumains dans les départements de Timiș et de Caraș, de même qu'une bonne partie du Torontal, soient séparées de la „voïvodina“.

Les témoignages contemporains (1849) qui abondent en informations précieuses, montrent à quel point cette protestation était justifiée. Ainsi, lorsqu'il fut question d'accorder aux Serbes un territoire propre, Ladislas Szögyény, président de l'administration civile de Hongrie, évaluait la population du „Banat de Timișoara“ avec ses trois départements de Timiș, Caraș et Torontal, à plus de 800.000 habitants, dont environ 425.000, c'est-à-dire la majorité absolue, étaient Roumains, 150.000 Allemands, 50.000 Hongrois et 175.000 Serbes et autres Slaves. D'autre part,

---

<sup>1)</sup> *Die Romanen der österreichischen Monarchie*, III, Wien, 1851, pp. 22—23, 61—62.

un conseiller de la Cour, le baron Ludwig Ambrozy, constatait que si l'on fondait la „voïvodina“ dans le Banat, tous les autres peuples qui habitaient la province se sentiraient lésés car il n'y a dans ce territoire que 180.000 Illyriens ou Serbes, à côté de 200.000 Allemands, de 600.000 Roumains et de 80.000 Hongrois. Les chiffres, fondés la plupart du temps sur des calculs approximatifs, varient comme on le voit, mais le fait que les Roumains constituaient encore la majorité absolue de la population n'était ignoré de personne. C'est l'argument qu'invoquent les Roumains lorsqu'ils s'efforcent de combattre le projet d'annexion du Banat roumain à la „voïvodina“. L'évêque André Saguna exprime la crainte que l'incorporation d'un si grand nombre de Roumains ait de regrettables conséquences, et Petre Mocioni, l'un des chefs des Roumains du Banat observe, avec raison, que les Serbes devraient constituer leur „voïvodina“ dans les territoires qui présentent vraiment un caractère serbe, dans la Hongrie méridionale, en Slavonie et en Croatie, et que leur union avec les Croates leur vaudrait des avantages importants<sup>1</sup>).

Les Souabes ont protesté contre les revendications des Serbes à un congrès réuni, en 1848, dans la commune de Bogaroš. Mais en demandant leur autonomie sous la conduite „d'un comte allemand“ ils entendaient se rattacher à une grande Autriche, comme pionniers „du germanisme dans l'espace danubien“. Trop faibles pour s'affirmer dans une telle orientation politique et, bientôt après, placés sous l'influence décisive du courant de magyarisation, ils ne sont revenus à leur idée qu'après la désagrégation de la monarchie austro-hongroise (1918). Alors „le conseil national souabe“ a fusionné avec l'organisation unitaire des Allemands de toute la Hongrie et a demandé, de nouveau, son autonomie administrative et culturelle. Cette fois-ci ce sont les frontières politiques tracées à Versailles qui ont rendu ces revendications irréalisables. Le Banat a été partagé entre les trois Etats successeurs: la Roumanie, la Yougoslavie et la Hongrie, malgré l'intervention de la délégation souabe auprès de la Conférence de la Paix. Cette délégation insistait pour que l'unité du

---

<sup>1</sup>) *Balkanica*, VI (Bukarest, 1944), pp. 560, 561.

Banat soit maintenue et désirait que le territoire habité par les Souabes soit, tout entier, rattaché à la Roumanie. Au mois d'août 1919 les représentants des Souabes du Banat prirent, à l'unanimité, la décision de demander leur rattachement au royaume de Roumanie, convaincus de pouvoir demeurer, dans le nouvel Etat, un peuple libre au point de vue national (ein national freies Volk). L'Etat roumain leur a, vraiment, offert toutes les possibilités pour se développer librement et pour s'émanciper du joug de la magyarisation. Cependant, après 1940, durant les moments les plus difficiles qu'ait connus la Roumanie, des voix souabes n'ont pas manqué de s'élever pour demander une collaboration directe avec le germanisme sud-oriental du Reich. En 1941, la revue „Das Reich“ préconisait la transformation des forces latentes des Allemands d'ici en un „état de direction réelle“. Mais il est évident qu'une telle prétention n'aurait pu s'appuyer que sur la force de l'empire allemand<sup>1</sup>). Les Souabes du Banat ne constituent qu'un îlot assez petit et ethniquement peu compact entre Arad, Timișoara et Bečkerek. Ils ne sont en liaison directe ni avec les infiltrations allemandes de Transylvanie ni avec les colonies plus nombreuses de Pannonie (Schwäbische Türkei). Dans le Banat tout entier ils sont deux fois moins nombreux que les Roumains.

Si les Roumains du Banat ont toujours protesté avec vigueur contre les atteintes portées à leur territoire par les autres prétentions c'est parce qu'ils avaient conscience que si l'on délimitait un territoire national entre le Mureș, la Tissa et le Danube, ce territoire ne pouvait être dévolu qu'aux Roumains qui ont pour eux l'ancienneté et constituent dans la plus grande partie de cette province la majorité absolue de la population. Ils demandaient donc, dès 1849, à être rattachés à une province roumaine que le gouvernement de Vienne, s'il voulait être équitable, devait créer dans toutes les régions peuplées en majorité écrasante de Roumains et à la tête de laquelle serait placé un chef civil de nationalité roumaine. Seule cette formation politique que les Roumains du Banat dénommaient, en janvier 1849,

<sup>1</sup>) Hans Herrschaft: *Das Banat*, Berlin, 1942, pp. 141—146, 195—196, 327.

„Romania“, qui devait être dotée d'une administration roumaine et dont la langue officielle serait le roumain, correspondait alors à l'idéal que s'était forgé la génération du 1848.

En avril 1849, la délégation nationale des Serbes tint conseil avec le ban croate Ielačić afin de fixer l'attitude que devaient adopter les chefs slaves à l'égard des revendications roumaines. Un des notables serbes demanda<sup>1)</sup>: „Le gouvernement a-t-il l'intention d'organiser les Roumains sur la base de l'égalité des droits? Dans ce cas, les Roumains de Transylvanie, de Bukovine, de Hongrie et du Banat seront-ils réunis comme ils le demandent dans la pétition présentée à l'empereur?“ Ce à quoi le Ban répondit clairement: „Ces revendications doivent être satisfaites en vertu du principe de l'équité“.

Bien que la Cour de Vienne ait alors réussi à se soustraire aux obligations élémentaires qui lui incombaient vis-à-vis du peuple roumain, les revendications politiques des Roumains du Banat n'ont jamais été abandonnées et, pendant la période qui s'étend de 1867 à 1917, elles ont continué à se baser sur le principe de l'équité et du droit que possède chaque peuple d'organiser son existence propre dans les limites de son territoire national. Dans la première phase des luttes parlementaires qui se sont déroulées à la Chambre des Députés de Budapest, les représentants du Banat, Vincent Babeş et Alexandre Mocioni ont été les porte-parole de tous les Roumains de Transylvanie et, dans la dernière phase de ces luttes, Coriolan Brediceanu et Valère Braniste, ce dernier après avoir langué dans les prisons hongroises, ont proclamé, en même temps que d'autres notables de la province, leur confiance dans le triomphe du principe de l'unité nationale, triomphe qu'ils ont contribué à assurer le 1-er décembre 1918 à la mémorable Assemblée Nationale d'Alba-Iulia.

---

<sup>1)</sup> *Balkanica*, VI, p. 562.